

## FANTAISIES EN FAILLE MAJEURE

Sculpter adroitement le silence, avec dans la trousse à outils, les mots en guise de gouge, de ciseau et de marteau. Le silence écrasant du spectre à deux têtes qui te hanta tant aux dires des doctes studieusement penchés sur ton œuvre. Le silence de l'absence irrémédiable et de l'enfance démolie sans vergogne par la Grande Hache. Etrange matériau que voilà. Je veux entrer dans ce vaste silence en ta compagnie posthume, je veux avec toi brièvement plonger en apnée dans une immense lacune aux dimensions d'un océan, entre profondeur et extension spatiale. En cette année zéro haïtienne 2010, tu aurais eu 74 ans le 7 Mars, le même âge que ma brave mère à moi qui est toujours bien vivante et qui m'a balancé froidement, un soir acide d'altercation au sujet d'une omelette nature absolument fortuite, la veille du déclenchement de la crise financière aux Etats-Unis, tout en mâchonnant distraitement une bûchette d'allumette, sur le mode ironique : « *Est-ce qu'on mange la poésie ?* », et plus qu'une interrogation appelant une réponse, c'était surtout un coup bas, sous la ceinture, du refus obstiné de la différence. Comment répondre sur l'instant à une maternelle vacherie, autrement que par un sourire et le silence. Une mère aimante bardée de certitudes en dépit des circonstances contradictoires, ça tient plus de la planche-savonneuse-très-inclinée que de la fusée lanceuse vers les étoiles, ce n'est franchement pas une panacée, crois moi, Perec. Un jour rare sans étincelles que nous devisions en tête-à-tête, elle m'a avoué qu'il lui était arrivé de regretter de m'avoir laissé partir à l'internat loin d'elle à dix ans. Mère-aimant, trop aimante, versant parfois dans l'a-mère, et partant insupportable ...

Te voilà un astre resplendissant dans le firmament des lettres françaises en vertu de Sans, *sine*, par le truchement de la perte et son corollaire, le manque. Remerciera-t-on alors la GH qui s'en est mêlée si cruellement à ton endroit? Sans aller obligatoirement si vite en besogne, force est d'entériner le fait que son « intervention » t'a *littéralement* produit. Une image me vient tout de suite à l'esprit ce disant : pour exprimer le jus d'une orange mûre, il faut bel et bien la presser. (Op)pression et expression. Pile et face de la même médaille douloureuse ? Il faut croire... L'indicible op-presse, il est source de suffocation, fauteur de souffrance psychique intense, on risque l'étouffement par manque d'air si elle se fait permanente. La seule issue est alors de s'exprimer, de s'exprimer, encore et encore. L'instinct de survie. Nul d'entre nous n'a sollicité de venir au monde. Mais tant donc qu'à y *être*, autant faire de cette *présence* improbable œuvre, autant faire que ce passage/transit à durée indéterminée ne soit pas une vaine translation dans le champ phénoménal, autant faire systématiquement trace de soi en conjurant l'inconsolation fondatrice et source de la libératrice pression d'expression, comme on dirait pression de copulation, irrépressible rut. Sans la hantise qui te tarauda, sans cette formidable lacune, tu ne serais pas Georges Perec, n'est-ce pas ? La GH a fait en effet une multitude d'orphelins, mais la plupart sont cependant passés absolument inaperçus, habillés d'anonymat, ni vu ni connu, noyés dans la masse et l'indistinction. Prendre délibérément comme site de manifestation et d'observation, la croisée de l'Histoire et son histoire personnelle, est en soi tout un programme de présence poétique assumée et lucide dans le monde, moyennant une kyrielle de fantaisies en faille majeure qui n'en finissent pas d'éberluer les lecteurs et tes lecteurs assidus. Alors que ta trajectoire existentielle, artistique, laisserait impavide un sage mwaba-gurma, tant elle s'inscrit dans la vision du monde de ce peuple du nord-Togo.

Es-tu jamais venu en Afrique subsaharienne ? Rien ne l'indique de tout ce que j'ai lu te concernant jusqu'ici. Ce n'est pas étonnant et tu partages cette lacune d'un autre ordre avec les meilleurs esprits européens irrigués par les Lumières, qui courent pourtant la planète, bourlingueurs, mais ne posent jamais les pieds sur le sol africain. Pourquoi ? Aucun intérêt ? Je ne t'en tiendrais pas rigueur, en me disant que si tu avais duré plus, ce voyage se serait fait de lui-même, par la force des choses, comme une étape logique de ta démarche, et tu en eus tiré profit à coup sûr pour aller encore plus loin dans cette sculpture du silence que te prête un docte Lejeune dans son exégèse. L'Afrique noire est une terre trouée de silences petits et grands, au croisement exact de *H* et de *h*, de la faille majeure nommée Traite négrière aux gestes dictatoriales sanglantes de la post-Indépendance révolue. Une saga pluriséculaire de démolitions en cascade non encore exorcisées et dont l'ombre portée oblitère dramatiquement les énergies créatrices de ce côté du monde, et ce faisant les altère, réduit leur

impact positif, freinant singulièrement son essor, au même titre que l'asservissement par la Dette et la tare inique du remboursement. 2010 marque l'arrivée au PK 50 de l'Histoire et cela vaut à cette Afrique pour l'occasion toute une « année » dédiée en France. Louable initiative. Est-ce que cette visibilité organisée suffira toutefois à lever la noire méconnaissance qui pèse sur un continent crucial aux desseins de puissance des Grands de la Hache, parviendra-t-elle à balayer les clichés ou sinon, à les diluer à tout le moins ?

Je ne donnerai point ma langue rose au chat, même botté, et encore moins à une chatte en chaleur, même au débotté. Je préfère botter en touche et te parler en quelques mots des Mwaba-Gurma. De leur point de vue, la *relation* est le principe suprême. Tout *est* relation et *en* relation éventuellement antagoniste. L'homme *est* la nature se mettant debout et marchant sur deux pieds. Ce qui fait de lui un *être-à-part*, sans équivalent donc dans le règne animal sur lequel il prend néanmoins assise, une singularité, sans aucune prétention de supériorité pour autant. Et à cette aune ontologique, chaque être humain est une singularité. Les MG affirment aussi que notre « plus grand problème », c'est cet ego, ce moi qui nous leste et dont il s'agirait de s'affranchir, au lieu de passer notre temps à le polir et le chérir. Ils conçoivent un être suprême et bienveillant, Yedu, l'Un dont la demeure est l'en Haut, « une totalité continue de lumière », figurant le Soleil producteur de vie. Cette cosmogonie stipule aussi, et là ça va t'intéresser, que l'homme *vient* au monde *pour* s'exprimer.

Sa présence au monde a un *objet* qu'il lui faut un jour ou l'autre découvrir, ce aux fins de quoi, *pour* quoi, il *est* là, objet dont il doit derechef se *charger* pour s'accomplir pleinement, sans reste, en s'y *épuisant*. Cette quête et cette mission à mener fondent l'existence, avec leur lot de circonstances diverses, positives aussi bien que négatives, dont le *sujet* doit de toutes les façons *prendre son parti*. Cet être-là *extériorise* de toute évidence une autre stature/présence au monde que la masse corrompible de chair, d'humeurs, de sang et d'os de la rationalité occidentale, corps pesant arrimé à un squelette et totalement accablé par la conscience douloureuse de sa finitude, n'ayant absolument aucune prise sur le cours aléatoire de son existence individuelle, ou que l'être édénique lesté du péché originel, être donc de la chute, obligé de chercher la rédemption avec une lampe de mille watts, car l'homme MG peut lui, en « sacrifiant », échapper à « l'enchaînement strict des causes et des effets » ayant pour nom la fatalité, ou le destin qui frappe aveuglément. De la sorte, il s'institue/s'instaure Sujet, apte à la Lucidité qui est l'apanage des privilégiés ayant part à la « totalité continue de lumière » de l'en-Haut.

Rien moins que vaste, la perspective ontologique MG appréhende ainsi, à sa manière subtile, l'air de ne pas y toucher, que le monde physique est fondamentalement en proie à la dégénérescence, à la décrépitude, à l'usure, au déclin, à la perte, à l'anomie, autant dire à l'entropie, il est toujours en train/au bord de sombrer dans le probable, les évidences insipides, et partant, dans la monotonie, dans la platitude d'un soda sans bulles et pas glacé. La mission ordinaire dans le monde des Lucides est donc d'y parer en se sublimant, en insufflant dans la réalité empirique de la néguentropie, de l'improbable, de la fantaisie, de la poésie en somme. Ce que tu n'as pas arrêté de faire tout au long de ta brève mais si riche vie parmi les lettres et les mots, entre les croisés et les jeux de l'Ouvroir, traçant un sillage facétieux, insaisissable au premier abord, non linéaire, zigzagant, entre espièglerie enfantine et gravité humaine, l'attention toujours rivée sur cet « infra-ordinaire » auquel tu tenais particulièrement comme à un viatique précieux. Bienvenue dans le dédale Perc...

La Lucidité est un site aussi contraignant qu'il est incandescent. Nul peut-être ne l'a exprimé mieux que le poète René Char, dans cette formule icarienne : « La lucidité est la blessure la plus rapprochée du soleil. » Où il vient alors que ne s'y frotte pas exactement qui veut, et surtout pas le premier venu en papier mâché, ce n'est point un jeu pour les enfants dans un parc à thèmes de Disneyland. Le Lucide tient à tous égards de la sentinelle perchée dans son mirador et il s'habille de vigilance d'une aube à l'autre. L'assoupissement lui est interdit. Or garder les deux yeux bien ouverts est parfois un sacré tour de force sur soi, une véritable prouesse, lorsque les paupières pèsent quelques tonnes. Il faut avoir de la trempe pour passer cette « barre ». Autant dire que le Lucide, sous n'importe quelle défroque, est un preux en permanence bardé d'in-quiétude. Et pour cause, nul ne connaît ni le jour, ni l'heure...dixit le Christ dans la célèbre parabole des vierges folles

prises de court par l'arrivée nocturne et tardive de l'Époux : s'étant dans l'attente assoupies, toute l'huile de leurs lampes restées allumées avait brûlé. La Lucidité se tient toujours prête à tout et inquiète, se gardant bien de céder à la tentation de la quiétude qui engourdit les sens, soporifique.

Sauf que l'homme ordinaire prôné par la civilisation marchande raffole justement de cette quiétude. Il la recherche même pour se blottir dans son cocon douillet, en immersion totale dans la fallacieuse félicité de la consommation matérielle. *Homo oeconomicus* obture et suture toutes les sources probables et possibles d'inquiétude et d'anicroches, afin que son existence se déroule comme un long fleuve paisible, et à cet ouvrage de tranquillisation il vaque assidûment. C'est certainement plus reposant de dormir sur ses deux oreilles que d'un seul œil, d'autant que la délégation sociale de la vigilance à des opérateurs spécialisés y incite. Laquelle vigilance d'ailleurs ne fait pas forcément bon ménage tous les jours avec jouissance, même si elles riment dans la langue à leurs corps défendant. Cette observation ne signifie cependant nullement que la Lucidité est austère, au contraire, elle est espiègle, rieuse, désinvolte et boute-en-train, ceci sans pour autant jamais cesser d'être sur ses gardes. L'inquiétude n'est pas à confondre avec l'inquiétude, elle tient de l'attention exacerbée, érigée en éthique de vie, pour la vie, en esthétique, elle n'est aucunement raide. A cette aune, la Lucidité est fichtrement exigeante, et peut parfois se montrer intransigeante, la demi-mesure et la tiédeur ne la concernant pas, elle est entière et se tient debout à l'instar des grands arbres, des géants sylvestres dressés de toute leur hauteur dans la biosphère. La Lucidité n'habite point « à tête reposée » la Terre. Et tous les bipèdes à gros cerveau ne sont pas des Lucides.

Nul, ni rien, ne nous dira, ni ne nous permettra jamais de savoir quels furent les ultimes mots de ta mère à son petit garçon ce jour-là à la gare de Lyon. Le dernier d'une courte vie commune, six ans seulement, alors que tu accèdes tout juste à un âge de raison selon la psychologie cognitive. En l'imaginant te prenant dans ses bras et te serrant fort contre sa poitrine, une grosse émotion me gagne soixante huit ans plus tard, ici, à Douala, entre mangrove et macadam, au voisinage nord de la latitude zéro. Elle devine que son sort est scellé, comme pour tous ceux et toutes celles qui arborent l'étoile jaune en zone occupée. Son cœur saigne abondamment et elle reste plantée sur le quai, immobile, jusqu'à ce que le train s'ébranle lourdement vers la zone libre et ton salut. Il semblerait que tout ce que nous avons un jour vécu soit enregistré et stocké dans la scissure de Rolando, une partie de l'hippocampe, et si on t'avait titillé cette partie du cerveau au moyen d'électrodes, peut-être que nous le saurions. Les mots d'un adieu déchirant et de l'espoir pour toi. Des mots au bord du gouffre nazi du néant. Je n'imagine pas toutes les larmes amères que son corps secoué de sanglots a versées ce jour-là de tristesse infinie...

Contrairement à toi, je me rappelle à ce jour fort bien de mon enfance « drivée » par l'insouciance, je me souviens de virtuoses petits papillons jaunes décrivant dans la vive lumière du jour de Douala des arabesques iridescentes, et ces souvenirs agréables m'ont toujours accompagné partout. Zéro fêlure. J'ai cinq ans quand sonne le premier clairon de l'Indépendance en vert-rouge-jaune, les couleurs du drapeau. Ma mère achète des disques chez Bedrossian, et parmi ses artistes préférés, il y a Edith Piaf. Hé oui ! La Môme a bercé mon enfance avec sa voix gouailleuse, elle a animé plus d'une réception à la maison. Et je l'entends toujours dans ce cadre qui n'existe plus. La transformation urbaine est passée par-là. La vétusté et le délabrement aussi. Les haies végétales en bambou de Chine où se dissimulaient parfois des rejetons de mambas verts ont cédé la fonction de séparation entre l'espace public et l'espace privé à des murs en béton qui tournent parfois murailles. Les frangipaniers de ma rue Ivy ont vieilli et la fragrance capiteuse de leurs fleurs blanches n'embaume plus le quartier quand le soleil en verve orbite au zénith. Le domicile du commandant de la Légion de gendarmerie du Littoral n'a pas changé et les sentinelles de service veillent strictement à ce que nul ne se gare sur le trottoir adjacent au mur d'enceinte. Je me souviens du pont sur le Wouri qui s'amenuise dans la nuit, longue virgule en béton armé scintillante et lévitant au-dessus de l'onde sombre, au fur et à mesure que le *Jean Mermoz*, un paquebot de ligne de la Compagnie Freyssinet Cyprien Fabre, s'éloigne du port de Douala et trace son sillage vers Marseille, en 1963.

Est-ce que je t'ai croisé quelque part dans ce Paris que j'affectionnais et écumais volontiers à pieds,

sinon en autobus, entre l'automne 1973 et l'hiver 1978 ? Où étais-je ce 18 octobre 1974, quand tu réalises le seul « épuisement » de tes lieux favoris que tu t'étais fixé comme programme au long cours resté inachevé ? Du côté de la fac, à Tolbiac, en train de suivre un cours d'économie ? Traînant comme souvent dans une librairie ? Aligné dans une queue au resto U de Port-Royal, au bord des Gobelins ? Ou chez moi, dans mon petit studio du Marais, au premier étage du 3, rue des Ecouffes ? Je créchais dans un fief de Juifs d'Afrique du nord. La boucherie casher jouxtait une synagogue. Une vieille Russe blanche ne sortant jamais de chez elle habitait au troisième étage de l'immeuble, avec pour seule compagnie sa fille aux formes opulentes que j'étais trop jeune pour entreprendre. Une fois ou deux, un condisciple dont le père travaillait dans l'aviation est venu me prendre pour aller en cours avec la Jaguar bleu ciel paternelle, un Gilles M. qui autrement nous trimballait dans une juvénile deudeuche. Un soir en regagnant mes pénates, j'avais trouvé ma boîte aux lettres fracturée, mon courrier ouvert, et une photo que m'avait envoyée une dulcinée du pays, déchirée par le milieu. Un acte de méchanceté gratuite, ignoble, et j'enrageais à l'idée que je croisais ces vandales sur le trottoir sans le savoir et qu'eux rigolaient sous cape de leur forfait. Hormis cet incident, jamais je n'eus affaire au racisme durant tout mon séjour bleu-blanc-rouge.

Si l'Ouvroir de Queneau & Co n'avait pas existé, il ne fait aucun doute que tu l'aurais inventé. Il ne fallait pas moins que cette « tribu », ce sanctuaire unique en son genre, pour un grand blessé comme toi, lieu et bastion d'exercices de démolition savante des raideurs de la langue française convenue, en sa syntaxe et sa sémantique. Ta catharsis passait aussi par là. Ces espiègleries m'ont d'emblée dérouté quand je les ai découvertes, il y a maintenant quelques lointaines années. Tu as congédié sans tressaillir les dogmatismes langagiers comme la GH foula aux pieds sans ménagement aucun ton enfance. En découdre avec eux comme une posture esthétique et politique intransigeante. Forcer l'amateur de mots croisés hors de la familiarité ronronnante du niveau 5 des revues grand public. Il s'agissait explicitement pour toi d'égarer, de désorienter et décontenancer celui ou celle qui venait s'aventurer avec ses instruments de navigation usuels, dans tes univers textuels sous contraintes et complexes. Liseurs passifs s'abstenir. D'ici à ce qu'un ou une des doctes se colletant assidûment avec ton œuvre foisonnante la labellise fractale, il n'y a pas loin, en ces temps postcartésiens. Les érudits construisent ton éternité littéraire, compère Gépé, si ce n'est même déjà fait. Il y a environ 246000 entrées sur le moteur de recherche Google à ton nom, soit une foultitude de travaux, publications et autres colloques stratosphériques te concernant.

Toi, l'orphelin que le convoi 47 du 11 février 1943 a privé de l'amour pointilleux d'une mère, qu'une salve a privé de la rude tendresse d'un père le 16 juin 1940, l'enfant sans enfance qui s'est accroché à un W pour ne pas dévisser, pour ne pas passer à travers le trou blanc foré dans sa vie par la GH. Il n'y a aucun scandale qui tienne à demeurer vivant derrière elle, car il faut des narrateurs aux tragédies humaines que la déraison fomenté périodiquement dans l'Histoire. Mais parfois aussi, les effets du cataclysme étant amplifiés par la logique du profit, c'est carrément la nature qui fait fort sur le palier de l'inexprimable et installe le silence. A l'instar de celui qui a suivi la secousse du 12 janvier 2010 à Haïti, ou la grande vague du 26 décembre 2004 dans l'océan indien. Avant que la clameur des pleurs et de la désolation ne s'élève au dessus des ruines, ne monte vers le ciel, porteuse de désarroi et d'incompréhension devant la brutalité de la réalité.

Six ans, un mois et treize jours après ta mort, je suis revenu à Paris. Cet été là, j'ai pratiqué un peu de Belleville avec les Têtes Brûlées, un groupe éphémère de bikutsi qui fit sa première apparition hexagonale et internationale à la Fête de la Musique le 21 juin 1988, en toute dernière proposition du plateau érigé sur l'esplanade du Centre Georges Pompidou. Je me rappelle encore d'un restaurant chinois, au tout bout de la rue éponyme, ouvert tard et qui pratiquait une cuisine exclusivement à la vapeur. *Yéké-Yéké* de Mory Kanté défrayait le top 50. Un été d'errances parisiennes nocturnes et diurnes à travers une nostalgie fissurée de part en part, en tentant de ressusciter le temps qui était passé. J'avais pris l'avion direction le Cameroun le 18 février 1978 en pensant y rester quelques jours seulement, le temps de m'expliquer avec le Binôme, avec père et mère à mon insu coalisés, sur ma période sabbatique, en ajournement d'université, puis cela fait revenir tranquillement dans mon existence de chauffeur-livreur et électron libre sur les bords de la

Seine. Las, les « quelques jours » avaient tourné à mon grand dam dix années d'inconsolation où j'en étais venu à commencer d'écrire en tenant un journal de cet exil intérieur subi. Sans les mots, sans cette longue rambarde protectrice, j'aurais glissé lentement et inexorablement dans le trou noir de la folie ou de l'alcoolisme qui est la seule porte de sortie connue des grands blessés dans mon pays.

Pour ta gouverne, Dany-le-Rouge a basculé dans la voie verte, le climat est détraqué et les premières éoliennes de Paris ont été installées à Belleville, sur le toit de la Maison de l'Air. Désormais une rue porte ton nom dans le quartier et la Poste a émis un timbre à ton effigie il y a quelques années déjà, entre autres marques de reconnaissance de la postérité bleu-blanc-rouge. Si Dieu y est réputé trépassé et frappé d'incompétence par la Raison depuis ses premières conquêtes, le culte civil des morts lui est remarquablement florissant par chez vous. Du moins les identités remarquables comme toi sont elles honorées et exaltées par la mémoire publique et collective. Aux grands hommes la Patrie reconnaissante. Il était une fois Georges Perec. Tu fais partie du patrimoine français, aux côtés de Céline, Hugo, Flaubert, de la Duras, la Beauvoir, la Colette, ainsi que de Camus & Co. Et te voilà devenu un classique de la littérature mondiale sous peu. Le « sans » a ourdi ta vie plus que « avec » et tu as donné une magistrale réplique à la GH. Libre donc à tel ou telle docte de considérer que tu n'es pas parvenu à une totale « réparation » de ton moi. Nous devons apprendre à vivre avec nos fissures suturées tant bien que mal par l'écriture vécue alors, passionnément, de la tête aux pieds, comme un geste thérapeutique, un acte au long cours de *reprise*.

Comme une *mater dolorosa* consciencieuse et modeste reprise silencieusement les vêtements usagés de sa progéniture. Ce sera toujours du raccommodage, du bricolage, plus qu'une restauration à l'identique de l'état initial. On peut toujours parvenir à reconstituer une tasse qui s'est brisée en quelques gros et moyens tessons, mais ce ne sera plus du tout à l'arrivée le même objet qu'avant le bris, il persistera la *marque* du réel, de ce qui, dit Jankélévitch en substance, étant arrivé, ne peut pas ne pas avoir été, tout bonnement. Ce qui est fait, est fait, et irréfragable, irréversible. La tasse fêlée fuira irrémédiablement. L'audace de la reprise ne prend certes pas tout le monde, ni pareil. Vouloir faire rendre gorge au réel n'est pas une mince ambition et constitue la marque de fabrique des preux en tout genre, ceux et celles qui ne se satisfont pas du statut pleureur de victime de la GH, qu'un écrivain congolais, Sony Labou Tansi, appelait la Mocheté. Ma première est parfois froide, mon deuxième coordonne des papiers en salle, ou est la moitié d'une capitale en faillite : qui suis-je ? La charade est aisée, pour finir en riant avec toi dans les limbes au terme de ce bref voyage ensemble dans le silence d'une formidable lacune et en regardant le monde, le temps qui passe, par la croisée des mots, sous le signe de la fantaisie, de l'espièglerie. Mais j'ai encore un souci à formuler avant de prendre de toi congé...

C'est à propos de progéniture et d'enfants dans cette société française bigarrée black-blanc-beur qui a continué sur sa lancée après toi, jusqu'à postindustrielle et postmoderne. Rien de tout ce que j'ai lu sur toi n'indique que tu en as eu... Un choix ? Mon condisciple Franck L. a fait le même quand nous avions encore vingt ans, et je pensais dans mon petit coin tropical que ça finirait bien par lui passer, mais non, au point que sa crâne compagne qui voulait un enfant, être mère, s'est trouvé contrainte d'aller voir ailleurs, et je l'ai appris en 2000, au détour de mon été allemand de fin du 20<sup>ème</sup> siècle. Je ne te dis pas notre interminable conversation au téléphone à ferrailer, lui à Paris et moi à Berlin, estomaqué par cette posture dictée par la GH. Il n'y a pas que la poésie qui est problématique depuis Auschwitz pour la conscience et la culture européennes empalées sur le sentiment de culpabilité. Le désenchantement ne voit aucun intérêt et sens à faire des enfants dans un monde perçu comme absurde, où le Mal est tapi dans des interstices et n'attend que le moment propice pour entrer en scène et jouer sa partition avec une armée d'acolytes zélés, serviles, disposés à lui obéir au doigt et à l'oeil. Cette réalité serait le repoussoir de la procréation...

Tu veux que je te dise ? La GH a trop bon dos ! Cette posture dégouline d'une arrogance fumeuse et d'un égoïsme dur à avaler. J'aurais tendance à y voir une attitude de fuite devant la responsabilité

que c'est d'élever un enfant, de le faire « pousser », parce que c'est avant tout, s'effacer pour lui, pour ne pas lui faire de l'ombre, tout en étant là, présent, disponible, tuteur et guide, ami, confident, autant de rôles très circonstanciés qui se complètent et engagent notre instance intime, requérant de la patience face à la fantaisie foncière du petit d'homme, ses demandes, ses intransigeances, ses questionnements, ses peurs, ses témérités, ses fulgurances, ses intuitions, ses faiblesses et tutti quanti. L'enfant est un tout Autre qui nous en apprend sur nous-mêmes plus que les animaux de compagnie dressés à bon escient pour avoir droit à la pâtée servie par le maître. Un père ou une mère ne sont pas maîtres d'enfants à dresser. Le vrai « effacement de l'avenir », c'est aussi ce refus obstiné de progéniture qui veut passer pour un sens élevé et aigu de la responsabilité historique. On parle de quoi même dans ce capharnaüm post Guerre Froide de débâcle intellectuelle tous azimuts sur le mode enlèvement épistémologique ? Le pavillon du néo-cynisme flotte allègrement au dessus des décombres de l'humanisme hérité des Lumières.

Je n'ai rien *as such* contre les boas constrictor, les chihuahuas, les persans, les mainates et toute cette ménagerie domestique à poil, plumes ou écailles, qui s'achète couramment dans des magasins spécialisés et qui ferait avantageusement office( ?) de progéniture humaine sous les toits. Un enfant n'est point qu'on sache une acquisition de marché. Sache donc que chez mes compatriotes Bamiléké, dans l'ouest du Cameroun, où grand H et petit h se croisent, il y est de coutume immémoriale d'inhumer un homme ou une femme décédé(e) sans progéniture, avec un caillou dans la main droite. C'est-y pas là un usage, une ironie, qui prête à méditation, ami Georges ? Pour ne rien te cacher, mon cher, puisque j'ai moi des enfants, deux grands garçons que j'ai élevés en compagnie de leur dentiste et féministe de mère, cette improbable paternité fut un exercice d'humilité, et elle le demeure. Si c'était à refaire dans une autre vie, je m'y adonnerai pour sûr avec le même entrain, la même joie, car c'est une délivrance certaine de ne plus avoir à s'occuper seulement de soi, c'est une aubaine pour en finir avec un nombrilisme de mauvais aloi. Au vu de quoi, la protection de l'enfance est une tâche primordiale des sociétés et un critère de civilisation fondamental.

La subjugation de soi bat son plein en Whiteland sous la houlette marketing des marques érigées en actifs économiques, vecteurs de valeur financière. Narcisse y est en passe d'évincer définitivement Ulysse de la lice. Au grand bonheur des Sirènes qui font entendre un chant nouveau, plus fascinant encore que l'ancien chez Homère. Et les histrions de service relaient cette mélodie de l'abîme sous toutes les latitudes du Globe terraqué, la « maison commune » chère à Michel Serres, moyennant des gages pour bons et loyaux services qui font d'eux des astres d'un autre acabit lévitant à des milliers d'années-lumière du Bellevillois de base, si tant est que cela réfère à une identité urbaine précise. La caravane bling-bling a le vent en poupe, le Spectacle bat résolument son plein aux étages supérieurs du Palais de Cristal. Aux inférieurs, les myriades terriennes de la dérégulation vont d'une aube à l'autre avec officiellement moins deux dollars en poche, sans aucun filet social, à la merci de tout et de rien. La nouveauté qui fait sensation dans ce bal des squales, c'est que le Sud a dorénavant ses nababs dans les étages supérieurs *more and more*, parmi les *so called* Richistanais ou habitants du Richistan, l'archipel des néo-Crésus propriétaires de jets privés, de yachts de cinquante mètres, et collectionneurs de montres suisses de haute précision.

Une Parisienne à qui je m'ouvrais incidemment du projet de résidence virtuelle, l'automne dernier sur le pont d'une péniche amarrée à Rotterdam, entre vin et fumée, a laissé tomber d'un air blasé, sans recul, « *Belleville se boboïse...* », et puis la Mademoiselle a viré aussi sec vers autre chose sans actionner aucun clignotant. Alors que je comptais un peu sur elle pour m'affranchir sur ce mythe urbain d'entêtement contre les visées du capitalisme foncier et immobilier qui n'a cure de nostalgie et de préservation d'une âme parisienne. La dépolitisation massive profite à l'empire du vide dont l'emprise s'étend chaque jour que le soleil fait et qui passe, la démocratie tourne procédurale et elle s'affaisse comme un pneu *made in China* crevé, dans ton Hexagone sous administration sarkozienne, Perec. On ouvre de plus en plus des magasins à minuit pour faire des coups de pub et vendre ceci ou cela aux cohortes enjouées de l'addiction consumériste High Tech. Il faut sonner le tocsin du péril en la demeure. C'est le moment ou jamais. Whiteland se noie chaque seconde,

chaque minute qui file, dans son reflet fêlé. L'arrogance séculaire de l'unilatéralisme occidentalocentré n'en finit pas de s'é mousser, voire il mord carrément la poussière dans l'arène d'une mondialisation économique qui rebat les cartes sur tous les paliers de l'Histoire, alors que la montée en puissance du BRIC redonne un nouveau souffle au capitalisme. Hélas ?

Tiens donc, j'allais le zapper... Un débat ahurissant vu de mon site à moi fait actuellement fureur dans l'Hexagone. Au cœur de cette dispute lancée par la bande à Nicolas le Bref : l'identité nationale. Oui, tu as bien entendu, Gépé, l'identité nationale. Je te vois sourire d'ici, en te grattant la tignasse d'un air perplexe et le sourcil relevé. Pas moins que ça ! Quand le monde entier vibre de la multiculturalité et qu'il faut reprendre le terrain à la globalisation marchande dans le changement d'échelle, Besson & Co nous bassinent avec les appartenances. Je leur suggère amicalement de lire *L'Incandescent* de Michel Serres, et ils y verront *black over white* que la source du Mal qui ronge le monde et l'humanité tient, stipule en substance le philosophe à la verve si marine, aux appartenances, et moi je dis, aux excitants identitaires qui fonctionnent comme des gnôles de bas de gamme autorisées et en vente libre. Un débat sur l'identité nationale en France par les circonstances qui courent sur Terre ? On se croirait revenus à cette époque où les greffiers attirés de la Libération ne mirent pas devant le nom de ta mère la mention « Mort pour la France », alors même que ton père, son époux, était bel et bien tombé au « champ d'horreur » engagé sous ce drapeau bleu-blanc-rouge, une iniquité monstrueuse. Ils n'en ratent décidément pas une, à l'UMP, à croire qu'ils le font exprès, style le discours de Dakar. Plus ringard que ça tu ne fais pas, quoi ! Et on plastronne dans les media sur tous les tons comme des coqs de chocolat dans une basse-cour pascale...

L'indicible ne s'appréhende point en dimensions physiques relevant du quantitatif. Ce ne sera jamais affaire de nombres, en taille, poids et autres mesures, ni de hors normes *stricto sensu*. Il peut tout à fait se produire *dans* les normes. Quand bien même il est exprimable, verbalisable, il y a de l'indicible parce qu'il y a du dicible, logique contradictoire et du *tiers-inclus* oblige. Il est d'abord de son essence première à l'indicible de défier l'entendement et ce à toutes les échelles du réel. Il s'abat aussi bien sur la mère cherchant son enfant disparu et dont le corps violenté, enterré, sera découvert au cours d'une battue, que sur les adolescentes que des soudards violent à la queue-leu-leu dans des guerres entre seigneurs/saigneurs ne crachant pas sur les diamants de Sierra-Leone, de la R.D.C et d'ailleurs sur le continent. Il accable le jeune un peu singulier que ses parents ostracisent sans raison objective, sur la seule base de témoignages tiers et médisants. Il a fait fort en 1994 au Rwanda pendant la « saison des machettes » de désormais douloureuse mémoire. Je peux dans la foulée t'assurer que Goya et un certain proverbe africain partagent la même inquiétude sur ce qui arrive fatalement quand la Raison s'ensommeille, quand elle baisse la garde et ne voit pas alors entrer dans la maison, *kougna kougna*, subrepticement, les anges de la destruction et de la désolation, mineurs avérés d'harmonie et accélérateurs surnois d'entropie.

Il te plaira à coup sûr de savoir que je commets en situation de SDF cette malicieuse ode à la facétie des survivants de l'indicible, même si un sympathique ex-hacker blond en mission informatique pour une société d'assurances, de ce côté pas si triste du monde, et qui pourrait tout à fait être mon fils, m'accorde généreusement l'hospitalité, en attendant de voir des jours meilleurs arriver... Un adage ouest africain assure pour sa part que dormir sur la natte des autres, c'est dormir dehors. A ton avis ? Je passe à l'as la narration des tenants de cette situation cocasse pour ne pas ouvrir une nouvelle fenêtre au moment de conclure. Au Cameroun, la question du logement est encore plus pressante et brûlante que dans ton pays bleu-blanc-rouge, sauf que dans le mien vert-rouge-jaune, il n'y a pas de Jeudi Noir ou de Don Quichotte. Personne ne s'en occupe. Et chacun se débrouille, à sa façon. Ayant lâché cette longue bordée finale à tiroirs qui me courait somme toute un peu sur les neurones, je peux maintenant te tirer cordialement ma révérence et me retirer, preux Perec, vaillant poète à la frimousse d'écureuil restée bloquée un jour de Mars au compteur de la durée et de l'état-civil sur 46, comme quarante six révolutions exactement autour du Soleil, à trois jour près. Je me figure avec envie que tu dois avoir quelques conversations topologiques en cours avec le Pierre Gilles de Gennes. La bagarre acharnée contre la bêtise et l'ignorance continue sur la planète et dans l'Histoire, la bagarre contre la Grande Hache reste un chantier pour/ouvert à la lucidité.